



Cycle «Amour toujours»

LOLA

Jacques Demy - France - 1961

Fiche technique

Scénario et dialogues : Jacques Demy
Images : Raoul Coutard
Musique : Michel Legrand
Montage : Anne-Marie Cotret
Décors : Bernard Evein
Production : Rome-Paris Film
Distribution : Anouk Aimée (Lola), Marc Michel (Roland Cassard), Jacque Harden (Michel), Elina Labourdette (Madame Desnoyers), Margo Lion (Jeanne), Annie Dupeyroux (Cécile), Alan Scott (Frankie), Corinne Marchand (Daisy).
Durée : 90mn
Sortie 3 mars 1961 (France)



Critique et Commentaires

Ce qui fait l'importance de *Lola*, c'est évidemment sa beauté première, l'élégance de sa forme, la nonchalance de chaque trait et la fermeté de l'ensemble, la grâce de son déroulement, bref, le continuel bonheur de la mise en scène. Il est difficile de nommer cette beauté et si un mot s'impose dès l'abord, ce n'est pas le plus précis : le charme. Ce n'est pas non plus, on en conviendra, le plus employé ces temps-ci où la mode est à un cinéma guindé, théâtral, poussif, réunissant le meilleur et le pire sous le drapeau brechtien.(...)

La grâce du film de Demy provient de cette disponibilité extrême du champ. La très belle photo de Coutard estompe souvent les personnages, ou les coins de décors, dans un halo qui n'est pas maladresse, mais style (Demy a fait travailler la pellicule en laboratoire), et qui contribue à donner au film ce caractère relâché, cette négligence feinte (après laquelle tant d'autres s'essoufflent).(...)

François Weyergans, Cahiers du Cinéma n°117 - mars 1961

(...) La force essentielle de ce film est là : dans la tessiture savante des allées et venues de personnages qui se cherchent sans se rencontrer, au hasard d'une topographie urbaine qui, ici, fait presque figure de personnages, voire d'instrument du destin.

Ce qui, en 61, pouvait faire sourire (conditionnés que nous étions par des logiques dramatiques de scénarios préoccupés de cohérence, de rapidité et d'aboutissements bien amenés) apporte aujourd'hui, vingt ans après, une satisfaction d'un ordre qui doit beaucoup à l'irrationalité à laquelle nous a désormais habitué un certain cinéma moderne.

Notre sourire est maintenant un hommage à la rigueur, là où il fut parfois de commisération devant des situations invraisemblables assumées avec tant de naïves convictions.

La démarche savante de Demy peut être aujourd'hui considérée comme une belle illustration des pièges que nous excellons à nous inventer pour mieux les éviter, dans une existence qui a réduit de plus en plus notre libre arbitre.

Ce film-somme, qui servira de creuset à tous les autres, et dont Demy ne s'est pas vraiment détaché (et quand il l'a fait, c'est souvent à son détriment), comporte, (entre autres nombreuses qualités) de singulières vertus.

D'abord son type de mise en scène. Plus que n'importe quel autre film de Demy, elle respire à la juste hauteur des malaises des personnages. L'attente fébrile de Lola, les velléités de Roland à tuer le temps, le snobisme de Madame Desnoyer, les déambulations résignées de Frankie, sont traduits ici par les mouvements d'appareils, presque continus, d'une caméra qui répugne à s'immobiliser, qui ne le fait que contrainte et forcée lorsque la situation en point d'orgue l'autorise (la chanson de Lola, l'explication du patron qui renvoie Roland, la proposition du coiffeur, le restaurant, etc... - toutes scènes non intimement

**Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 19 octobre 2011**

liées au devenir existentiel des personnages principaux).

Cette dynamique de la caméra, liée à l'agitation prémonitoire de personnages «en attente» de quelque chose qui va bouleverser leur vie, n'est pas un choix aussi simpliste qu'on pourrait le croire.

Car cette volonté «d'accompagner» les personnages dans leur quête imprécise et quelque part douloureuse, ne se réduit pas, ici, à un pléonasme visuel quelconque. Elle se veut traduction délibérée d'une force d'investigation du réel qui donne au spectateur un sentiment à la fois de conscience supérieure (par rapport aux personnages), de complicité (avec le réalisateur) et d'impuissance (face aux caprices du hasard).(…)

Gaston Haustrate, Cinéma 81 n°271/272 - juillet-août 1981

Bien qu'on ait pu rattacher Jacques Demy à la «nouvelle vague», son univers est resté tout à fait à part de celui de Truffaut, Chabrol, Godard et les autres. Venu au cinéma par le court métrage, Jacques Demy a fait éclore, dans le long métrage, une expression poétique se greffant sur les codes du mélodrame sentimental pour lequel il n'a jamais caché sa prédilection.

C'est à Nantes, la ville natale de Jacques Demy, que commence ce voyage cinématographique au pays de la rêverie, des amours contrariées, du bonheur fugitif, marquant à peu près toutes ses œuvres suivantes. En trois jours, une cascade de coïncidence réunit, sépare, rassemble, disperse, des hommes et des femmes qui se cherchaient en le sachant ou sans le savoir. La fluidité des mouvements de caméra donne un aspect magique à ce ballet de figures. Lola, qui s'appelle en réalité Cécile et fut l'amour d'enfance de Roland Cassard, va-t-elle retrouver Michel ? Ce petit suspense s'étoffe de toutes les intrigues amoureuses tissées au cours du récit cinématographique. Le blanc domine : éclairages, décors construits, prises de vues extérieures ; les métamorphoses du temps marquent certains visages incarnant, en fait, le passé et l'avenir de Lola. Beau, émouvant, tendre, délicat, le film dit que le sentiment amoureux persiste même s'il n'est pas payé de retour. On retrouvera Roland Cassard dans « *Les Parapluies de Cherbourg* » où il épouse Geneviève (Catherine Deneuve) enceinte d'un autre et le passage Pommeraye, lieu étrange, dans « *Une Chambre en ville* ». Les interprètes ont l'allure, l'aspect singulier qui deviendront caractéristiques des personnages de Demy. Par ailleurs, ce film fut, en son temps, un hommage à Max Ophuls.

Jacques Siclier, Télérama n°1866 – 16/10/1985

Lola, mon premier long métrage, était conçu pour être une comédie musicale. J'avais eu une avance sur recettes de dix millions, et j'en voulais cent... A cette époque j'étais très lié avec Rivette et Godard. C'est Godard qui a compris le premier. Il avait, lui, un projet gigantesque, un musical aussi, et qui aurait bien coûté deux milliards. Mais quand il a trouvé trente millions chez Beauregard, il les a pris et a tourné *A bout de souffle*, et par la même occasion il m'a décidé à aller voir le même producteur. Je me suis retrouvé avec trente millions, avance comprise. Je suis rentré chez moi, j'ai enlevé la musique, j'ai sacrifié les ballets, j'ai oublié une séquence ou deux, et j'ai tourné *Lola*.

Propos recueillis par Mireille Amiel, Cinéma 76 n° 205 - janvier 1976

Filmographie :

Le Sabotier du Val de Loire (CM, 1956), *Le Bel indifférent* (CM, 1957), *Musée Grévin* (CM,1958), *La Mère et l'enfant* (CM,1959), *Ars* (CM, 1959), ***Lola*** (1961), sketch sur la luxure dans *Les sept péchés capitaux* (1962), *La Baie des anges* (1963), *Les parapluies de Cherbourg* (1964), *Les Demoiselles de Rochefort* (1967), *Model Shop* (1969), *Peau d'âne* (1970), *Le Joueur de flûte* (1972), *L'Événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune* (1973), *Lady Oscar* (1979), *Une chambre en ville* (1982), *Parking* (1985), *Trois places pour le 26* (1988).

Suite du Cycle «Amour toujours»

Les chaussons rouges

Michael Powell & Emeric Pressburger, GB- 1948

Mercredi 26 octobre 2011 à 20 h